

GRENADE RECONQUISE, GRENADE TRAHIE? L'IMAGINAIRE FRANÇAIS ET LA RECRÉATION D'ESPACES-TEMPS HISTORIQUES

MONTSERRAT SERRANO MAÑES

Universidad de Granada

*Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons.
[(V. Hugo, *Les Orientales*, XXXI)]*

RESUMEN

Existe una imagen estereotipada de España en la literatura francesa. Una imagen de gran persistencia que aparece tanto en autores franceses y francófonos del pasado como del presente. Partiendo de autores del siglo XIX, y abordando a escritores de nuestro siglo como Aragon o Maalouf, veremos cómo es tratada la muy típica imagen de Granada árabe: falseada, confundida o quizá de un verismo sorprendente.

Palabras clave: Granada, estereotipo, imagen literaria, pintoresquismo, verismo.

RÉSUMÉ

Le fait qu'il existe une image stéréotypée et persistante de l'Espagne semble indéniable. Elle déteint sur les auteurs français et francophones, d'hier comme d'aujourd'hui. En prenant comme point de départ des auteurs du XIX^e et des écrivains du XX^e comme Aragon ou Maalouf, nous nous pencherons sur une image bien typique: celle de Grenade mauresque, qui apparaît dans leurs oeuvres faussée, interprétée de travers, ou d'une vérité saisissante.

Mots-clés: Grenade, stéréotype, image littéraire, pittoresque, vérité.

ABSTRACT

It is clear that French literature holds a stereotyped image of Spain that persists throughout the work of both French and Francophone authors of past and present. By examining the work of 19th century wri-

ters and 20th century authors such as Aragon or Maalouf, we trace the distorsion, the misunderstanding and the sometimes surprising realism of this typical image of Moorish Granada.

Keywords: Granada, stereotype, literary image, picturesque, realism.

S'il existe une image de l'Espagne bien persistante dans les mentalités françaises, c'est celle de Grenade et ses fastes alhambraïques. Grenade éternelle, inséparable des derniers feux de la Cour de l'Alhambra, hante l'imaginaire français. Mais est-ce que cette image répond à la réalité? Quel est son rapport avec les faits historiques établis, et avec la ville réelle? Et si un auteur français/francophone se penche sur une ville -Grenade-, est-ce que sa vision se correspondra fidèlement avec la réalité, soit du passé, soit du présent?

Un choix s'impose: je ne remonterai pas plus loin, dans ma recherche de l'image de Grenade, que le Romantisme, cette période d'exaltation du passé et du pittoresque -notamment espagnol. Les récits de voyageurs sont énormément connus, ainsi que les romans que ces voyages ont inspiré. Notre siècle offre aussi des exemples toujours frappants. Ainsi, je passerai du typisme des voyageurs du XIX^e siècle et de certains de leurs écrits, à l'image que de Grenade nous présente, au mitan de notre siècle, l'un des plus grands poètes français, L. Aragon, dans son long poème *Le Fou d'Elsa*. Pour en finir avec un romancier-historien-journaliste francophone, A. Maalouf, dont l'oeuvre *Léon l'Africain* est riche en lectures¹.

Que l'on prenne Chateaubriand et ses *Aventures du dernier Abencérage*, le *Voyage en Espagne* de Th. Gauthier, Dumas et son *De Paris à Cadix*, ou *Les Orientales* de V. Hugo, nous trouvons Grenade immobile dans le songe arabe de ces enthousiastes, pittoresque et drapée dans son passé à la fin du XIX siècle².

Chateaubriand, dans *Les aventures du dernier Abencérage*, nouvelle parue en 1826, suit en fait la mode hispano-mauresque qui a enchanté les lecteurs français de la fin du XVIII^e siècle, comme le prouve le foisonnement de titres pendant cette période. Tout en écrivant une oeuvre de fiction, il s'est documenté sur ce sujet bien romanesque, et prétend représenter "avec quelque exactitude Grenade et ses monuments" (Chateaubriand, 1969: 1751), ainsi que retracer une ambiance historique qu'il doit, nous avoue-t-il, à des sources très connues, Pérez de Hita et Florian entre autres³: "Cette histoire des Abencérages, d'abord écrite par Gines Pérez, répétée ensuite par tous les romanciers espagnols, est aujourd'hui généralement connue des lecteurs français, grâce au *Gonzalve de Cordoue* de M. de Florian" (*ibid.*), dit-il.

Comme dans tous les romans hispano-mauresques, les récits de vieilles légendes et les descriptions de la Vega et de l'Alhambra, dont la beauté a tant charmé Chateaubriand, ne manquent pas. A part la promenade dans la ville (*id.*:1366), nous pouvons signaler deux descriptions: La première, Grenade vue de loin et d'en haut par Aben-Hamet (*id.*:1365); la deuxième, un regard

L'un des aspects les plus intéressants de ce livre est la spatialité romanesque. Cf. M Serrano Mañes (1997), "Espaces romanesques, espaces du souvenir: le chemin d'une écriture", in *Création de l'espace et narration littéraire. Cahiers de narratologie*, n° 8, 343-356, Université de Nice.

2.- Je me rapporte, pour les citations des ouvrages cités, aux éditions suivantes: Chateaubriand, *Oeuvres romanesques et voyages*, T. II, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969; Th. Gauthier, *Voyage en Espagne*, Paris, Gallimard, 1981; A. Dumas, *De Paris à Cadix*, Paris, Eds. François Bourin, 1989; L. Aragon, *Le Fou d'Elsa*, Paris, Gallimard, 1963 (1993); A. Maalouf, *Léon l'Africain*, Paris, J.-Cl. Lattès, 1986.

3.- Ces sources sont assez nombreuses, d'après la liste établie pour La Pléiade par Maurice Regard, 1356-1357.

sur la ville de l'intérieur de la vallée du Darro, donc d'en bas vers le haut (*id.*:1369). Mais je ne retiendrais de ce texte que la description à fonction mathésique du narrateur⁴, avec l'étymologie un tant soit peu farfelue qu'il donne du nom de la ville, et sa poétique description de la Vega:

Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entrouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine que domine Grenade est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine à se défendre. (1364-1365)

Théophile Gautier, dont le *Voyage en Espagne* date de 1840, considère selon toutes les idées reçues, que la véritable Espagne -qu'il trouve, soit dit en passant, trop peu espagnole à son goût- est l'Andalousie, et évidemment l'Andalousie Arabe. Les phrases qui établissent un rapport entre cette région et l'Afrique sont très abondantes, et devraient faire plutôt sourire les lecteurs actuels, devant cet engouement de couleur locale, de chameaux, de visions d'Egypte, de palmiers, de types moresques et de bouches africaines.

Si nous laissons à part certains détails comiques, tel la docte leçon de géographie par laquelle il explique le chemin de sortie emprunté par les Arabes -"le *Puerto de los Perros* (passage des chiens) est ainsi nommé parce que c'est par là que les Maures vaincus sortirent de l'Andalousie, emportant avec eux le bonheur et la civilisation de l'Espagne" (Gautier, 1981: 243)- son séjour à Grenade lui a permis de connaître assez bien, en bon voyageur, la topographie de la ville (*id.*: 256-257), et même Sierra Nevada de près (*id.*:307-316). Et s'il se plaint de ce que les Grenadins ne sont pas assez pittoresques à son goût (*id.*: 258), il est bien aise de trouver que l'entrelacement des ruelles lui rappelle les rues moresques d'Alger (*id.*:259).

Son enthousiasme le porte à nous offrir une visite guidée de la ville (*id.*: 1981:294-303), et surtout de l'Alhambra (*id.*:73, 277) et le Generalife (*id.*:290-293). Outre son goût pour les noms arabes, qu'il orthographe assez librement -ainsi son explication sur la Porte de la Justice et sur son constructeur Yusuf I (*id.*:275)-, ses allusions au passé de la ville ne sont pas abondantes, mais assez fantaisistes: Imaginer le more Gazul qui "courait autrefois le taureau" place de Bibarrambla (*id.*:272) est quand même, malgré son romanesque, beaucoup plus facile que de se représenter Boabdil à la Silla del Moro en spectateur des courses de la Vega. Il lui prête une vue de lynx, ou beaucoup d'imagination:

De l'autre côté, comme pour faire contraste à tant de fraîcheur, s'élève une montagne inculte, brûlée, fauve, plaquée de tons d'ocre et de terre de Sienna, qu'on appelle la Silla del Moro, à cause de quelques restes de constructions qu'elle porte à son sommet. C'est de là que le roi Boabdil regardait les cavaliers arabes jouter dans la vega contre les chevaliers chrétiens. (Gautier, 1981:294)

Pour ce qui est du pittoresque romantique moderne, le touriste A. Dumas nous en offre des tonnes dans son *De Paris à Cadix*. Dans cette tournée quasi gastronomique de ce

4.- D'après la terminologie de J.-M. Adam, A. Petitjean, nous sommes face à une description à fonction mathésique quand "Il s'agit de disposer à l'intérieur du récit, les savoirs de l'auteur, qu'ils proviennent de ses enquêtes ou de ses lectures" (Adam, Petitjean, 1989: 26).

Gargantua moderne, Grenade, cela va de soi, est un arrêt privilégié. Ses promenades et ses visites guidées dans la ville et à l'Alhambra montrent son émerveillement autant que ses choix visuels du typisme tant recherché.

La Grenade personnalisée de Dumas charme le voyageur, comme Circé: "Grenade retient par le seul charme de son sourire"(1989:191). Et à côté de son émerveillement devant les salles de l'Alhambra et les jardins du Généralife, nous avons droit à des descriptions de danses dans ce qu'il appelle Carmen de los Siete Suelos, et à une visite au Sacromonte, ou comme il dit à Las Cuevas (*id.*: 215). Grenade et son ciel, ses parfums et ses jeux de lumière l'emportent sur tout le reste. Mais, puisque quand on parle de Grenade il faut se tourner vers le passé arabe, il nous offre, à côté d'une description "actuelle"⁵, une vision poétique de sa conquête et de la construction de l'Alhambra (*id.*: 194-195). Tout ceci, évidemment, avant de regretter amèrement qu'on l'ait reprise à ces arabes des Mille et Une nuits: "...les maures, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade" (*id.*:207):

[...]Grenade cria, pleura, se défendit, voulut mourir; mais pour gens aussi experts en matière d'amour que l'étaient les méchants Sarrasins, toutes oppositions n'étaient rien autre chose qu'une résistance affirmative; et en amants sensés, en séducteurs ingénieux, ils ne demandèrent rien à leur nouvelle maîtresse sans l'avoir auparavant enchaînée par un magnifique présent. En conséquence, ils se mirent aussitôt à ciseler deux bijoux qu'on appelle l'Alhambra et le Généralife. A la vue de ce don splendide Grenade fit ce qu'eût fait toute femme, elle baissa le front; mais en baissant le front ses yeux se portèrent sur le Xénil. Le Xénil avait ce jour-là de l'eau par hasard. Grenade se vit avec sa nouvelle parure, et rougit de honte, disent les uns; car pauvre comme elle l'était, Grenade ne pouvait parer son front que pour y cacher une tache (Dumas, 1989:194-195).

"La veille où Grenade fut prise...": ce refrain d'une chanson retrouvée par hasard est pour Aragon sa clef des songes de Grenade -"Là était la clef des songes, et j'allais répétant *La veille où Grenade fut prise...la veille où Grenade fut prise...*" (Aragon, 1993:12)-; elle ouvre plusieurs portes tant idéologiques qu'historiques: la Grenade du temps de la Reconquête, et aussi celle de son époque; en même temps, le lecteur perçoit une idée particulière de l'Espagne, aussi bien de celle de 1492 que de celle de 1936-1939; et avec cela une superposition d'images de la prise de Grenade, de la Guerre Civile espagnole et de la deuxième Guerre Mondiale⁶. Le tout profondément ancré dans la subjectivité de l'auteur, et politiquement guidé d'une façon très claire. L'auteur ne s'en défend pas, ce qui lui permet d'aller plus loin, en faisant lui-même ce qu'il condamne chez les chroniqueurs et poètes anciens: fausser l'histoire, la réinterpréter et la reconstruire à sa façon. En fait, il annonce depuis son introduction le ton et les détours suivis pour ce faire:

...les mots m'avaient engagé sur un chemin inattendu, m'identifiant avec le roi de cette ville mythique, ce Boabdil dont je ne sais bien comment il a pénétré dans mes rêves, mais pouvais-je

-
- 5.- "Grenade est une ville aux maisons assez basses, à rues étroites et tortueuses; ses fenêtres, ouvertes carrément et presque toujours sans ornementation, sont fermées par des balcons de fer aux grillages entrecroisés, et quelquefois entrecroisés de telle façon, qu'on aurait peine à passer le poing à travers les interstices de ces grillages. C'est sous ces balcons que vont soupirer le soir les amoureux Grenadins. C'est du haut de ces balcons que les belles Andalouses écoutent les sérénades; car, ne vous y trompez point, madame, nous sommes ici en pleine Andalousie, la patrie des Almaviva et des Rosine, et tout y est encore comme au temps de Figaro et de Suzanne" (Dumas, 1989:189)
 - 6.- "Là était la clef des songes, et j'allais répétant *La veille où Grenade fut prise...la veille où Grenade fut prise...* jusqu'à ce que cette persistance machinale engendrât de moi une manière de chanson que je crus d'abord venir d'une image parallèle, ce terrible 13 juin 1940, quand, avant que le courant fût coupé, dans une maison du Maine, j'entendis la nouvelle de Paris tombé" (Aragon, 1993:12)

vraiment, et dans quel miroir, me voir sous les traits de ce personnage, dont apparemment l'image déformée est née de la poésie espagnole, du romancero morisque, de la légende ennemie? (Aragon, 1993:12)

Et, partant de cette "image déformée", il construira une autre image elle aussi déformée de l'histoire. La Grenade idéale et idéalisée de 1492, toujours reflétée dans des miroirs déformants, est cependant rendue plausible par la présence dans le poème du Medjnoûn et de sa poésie faite de passé, de présent et de futur: en principe, nous ne devrions pas faire la part du vrai et du faux, car *Le Fou d'Elsa* est une oeuvre poétique. Mais le tain du miroir d'Aragon, il faut le dire, est brouillé par l'histoire récente telle qu'il l'a connue et vécue. C'est pourquoi, dans la mesure où l'auteur dit vouloir faire une oeuvre poétique et en même temps réhabiliter un passé et des figures historiques, lui-même nous autorise à essayer de faire ce partage entre fiction et réalité.

Dans ce sens, les dix-neuf pages de l'introduction de *Le Fou d'Elsa* sont éclairantes. Le poète apporte des renseignements d'une importance capitale pour notre étude, et son intention est affirmée à l'intérieur de l'oeuvre. L'ancrage avec la réalité se trouve dans ses lectures, dans sa visite à Grenade, et dans ses sources écrites⁷. Dans l'ensemble il semble assez documenté, bien que l'on puisse déceler quelques erreurs⁸.

C'est dans l'introduction qu'il établit déjà un rapport étroit entre la prise de Grenade et la Deuxième Guerre Mondiale. Il passe ainsi sans transition de la narration imaginaire des derniers jours de Grenade à ceux vécus en France et en Europe pendant la période nazie:

Le cheval à la noria qu'il tourne, la na'oura disaient les Maures, apprendra le désastre de la flèche égarée dans son ventre. En attendant...

Et nous vivions sans trop savoir ce qui se passait au loin sous nos couleurs, les tortures, les enfants en monstres changés, la perversion de toute chose, le sang éparé au rire atroce. Il ne semblait pas que jamais dût se retourner le cyclone, et les patients travaux aveugles se poursuivaient, inventant races de fleurs, ciselant pour qui des bijoux, brisant à des musiques savantes les phalanges du virtuose...et j'ai longuement regardé par la vitrine dans cette échoppe du Palais-Royal, l'artisan qui fignolait des soldats de plomb... (Aragon, 1993:18)

Ces rapports s'amplifient à l'intérieur du texte, où l'on voit comment quelques faits, quelques thèmes le hantent et retiennent son attention: la religion, les Rois Catholiques; l'invasion-conquête, la brutalité face à la beauté, au bonheur et à la douceur de moeurs qu'il attribue à la dernière période de Grenade musulmane; l'envahisseur, voire les chrétiens et en leur nom les Rois Catholiques, face à la "victime", Boabdil: dualité qui lui permet la transposition temporelle aux deux guerres du XX siècle qui l'ont personnellement marqué: la deuxième guerre mondiale, la guerre civile espagnole. Deux Grenades se lèvent du rêve de *Le Fou d'Elsa*: l'Arabe du XV^e siècle, et celle du temps d'Aragon. Mais toutes les deux participent d'une même temporalité ambiguë, née d'un langage poétique qui se complait à brouiller les repères. C'est ainsi que

7.- En l'occasion, celle d'Auguste Müller, sans citer le titre de l'ouvrage, et des "auteurs musulmans" (Aragon, 1993:16).

Comme le fait remarquer R. Arié, une de ses sources est de toute évidence Washington Irving, et son oeuvre *Conquest of Granada*. Sa bibliographie concernant l'Islam a été étudiée par Ch. Haroche.

8.- Ainsi quand il cite comme source de Chateaubriand l'ouvrage de Pérez de Hita et la date de sa traduction au français - "Au vrai, l'auteur ne tint l'anecdote que de Perez de Hita, dont le livre ne fut traduit que deux ans après sa visite à Grenade" (Aragon, 1993:16)-, alors que la popularité de l'histoire des *Guerras Civiles de Granada* est grande en France depuis la fin du XVII siècle et le début du XVIII, comme en témoigne le fait qu'il existe dès cette époque des traductions et adaptations.

Boabdil renvoie à Lorca, que les Rois Catholiques sont l'équivalent historique de Franco, que vainqueurs et vaincus de chacune des deux guerres s'équivalent dans l'imaginaire aragonien.

L'engouement pour tout ce qui est arabe, tels les noms et leur pouvoir incantatoire, sont explicables du point de vue poétique. Seulement, il s'agit d'un écart volontaire de la réalité pour ainsi en éloigner le lecteur et le détourner vers ses visées politiques du moment, qu'il ne nomme qu'incidentalement. Subjectif, ou tendancieux, il l'est par ses refus: refus de la reconquête de Grenade musulmane par l'Espagne chrétienne, qui de toute façon est assez répandue, comme nous avons déjà noté antérieurement; et surtout, refus de l'Espagne qu'il connaît, celle de la Guerre Civile, et par extension celle de l'après-guerre.

L'ampleur du texte me force à choisir et délimiter quelques pôles d'attention: Boabdil, les Rois Catholiques, Lorca. Et l'image du premier éclaire les autres. Ainsi, si ce qu'il dit par rapport à la mort des Abencérages (*id.*:112) est presque conforme à la vérité⁹, tout le reste en est vraiment éloigné, soit qu'il ait été "induit en erreur par ses lectures", soit qu'il "s'emploie à disculper Boabdil". En fait, "ces pages sont en contradiction flagrante avec la vérité historique" (R. Arié, 1996:72-73)¹⁰.

Boabdil, el rey Chico des chroniques castillanes par opposition à son père el rey Viejo, appelé avec mépris par ses contemporains Grenadins al-Zuguybi, c'est-à-dire "le petit malheureux" (Arié, 1973:187), n'est ni un Enfant-Roi, ni une victime de son entourage et de ces méchants Castillans dont son royaume est le vassal depuis des années, ni un gouvernant éclairé. On peut tout au plus se poser la question s'il fut réellement un traître ou si, tout simplement, son attitude prouve son réalisme politique. En fait, parce qu'il eu le malheur de vivre un moment historique clé, il lui a échoué de jouer un rôle annoncé depuis la naissance du royaume, ou au mieux depuis les expéditions militaires du roi Saint Ferdinand à partir de 1223 (Garzón Pareja, 1981:87 et ss).

Quant à l'image qu'Aragon donne des Rois Catholiques, je m'en remets pour sa fausseté aux sources historiques¹¹. Je voudrais seulement signaler comment il les noircit sciemment, et avec eux l'Espagne chrétienne, en mélangeant savamment tous les ingrédients topiques qui la "définissent". De "la ruse et férocité des Rois Catholiques", que toutes les sources démen-

9.- Des sources sûres (Arié, 1973:147;157; Garzón Pareja, 1981:133-134) indiquent comme exécuteur des Abencérages Abu l-Hasan, c'est-à-dire Muley Hacén, père de Boabdil, et non son oncle, Muhammad b. Sa'd, comme le dit Aragon (1993:112).

10.- Aragon a beau changer de traître, c'est Boabdil qui a signé des pactes secrets avec les Castillans (Arié, 1996:74; 1973); il peut même, pour démontrer la fausseté historique de l'image du dernier roi de Grenade et laver son image, changer de nom les fils de la captive chrétienne, favorite du père de Boabdil, Isabel de Solís dite Turayya, et leur assimiler le personnage historique Yahya al-Naggar, hostile à Boabdil et favorable à son oncle al-Zagal; mais les faits véridiques sont têtus: Sa'd et Nasr, fils de Turayya redevenue Isabel de Solís, seront désormais D. Fernando et D. Juan, Infants de Grenade: "O Boabdil, ô Mohammed! On va t'accuser de toute chose basse et sordide. Mais ce sont tes demi-frères, ces fils mâtinés de la Chrétienne, leurrés de la couronne, et non pas toi, qui vont porter demain des titres espagnols, et vers l'avenir la race de Cid Alnayar et de Cid Yaya, désormais Don Pedro et Don Alonzo de Grenade, perpétuera le souvenir du reniement. Comment peut-on prétendre te les opposer, au nom de la fidélité au Royaume, quand Cid Alnayar fit abandonner à son père le trône de la ville au profit du Zagal et quand Cid Yaya, qui venait de livrer Basta par trahison, négocie alliance entre le vieil usurpateur et les Rois Catholiques" (Aragon, 1993:124).

- Je note seulement en passant comment des érudits comme R. Arié (1993:73) se sont étonnés de certaines remarques, notamment celle de la propagande castillane.

tent, à la “propagande castillane” et à “cette religion au visage terrible qui multiplie les idoles figurées” (Aragon, 1993:25); des Rois comme semeurs de rumeurs et de trahison, “leur arme de chantage contre l’Emir” (*id.*:125), à la route suivie par Colomb de Palos de Moguer à Santa Fe, bien semée comme il se doit de croix, de bûchers, de “Juifs poings liés, chapeau pointu” (*id.*: 281-282), de gitans; de la qualification du Roi Ferdinand -“Roi de Castille par ta Reine/ Maquereau qui compte tes sous” (*id.*:246)-, qui se passe de tout commentaire, aux Rois Chrétiens “Vêtus de noir et chargés d’armes/ En deuil de leur dieu de Judée” (*id.*:244), qui viennent menacer Boabdil de détruire la ville:

*Car j’ai l’arme de l’Apocalypse
Si je ne m’en sers c’est bonté
Tu le sais bien que je peux faire
Barrer Grenade comme un nom
Y porter la mort et le fer
Dans le chant chrétien du canon.* (Aragon, 1993:245)

Au lieu de rappeler la raison du début des guerres civiles qui pendant des années ont ravagé Grenade, le traitement infligé par les Maures aux Juifs et aux captifs chrétiens, ou quelle était en vérité la population de Grenade vers 1492¹², je préfère voir en tout ceci une passerelle temporelle qui mène au XX^e siècle: il y a tout lieu de penser qu’Aragon vise par là l’assassinat de Lorca d’un côté, et l’extermination nazie des Juifs en Europe de l’autre. Les bûchers, les Juifs portant la calotte jaune en territoire chrétien (*id.*: 34) -distinctif utilisé entre autres tant en territoire chrétien qu’en territoire musulman-, les quartiers où ils sont parqués, les persécutions qu’ils ont souffertes à Grenade (*id.*:46-47) dans des temps anciens¹³, et qui ont comme écho dramatique celle des derniers jours de Grenade (*id.*:300-301), ville ravagée par la peste, par les rumeurs et par la dénonciation, semblent rapporter plutôt l’image de l’Europe de la Deuxième Guerre Mondiale, et même la France de la Collaboration:

Cela n’était d’abord ni clair, ni croyable, mais bientôt s’en levèrent des témoins, de plus en plus nombreux, qui déjà savaient que cette substance, cet enduit mis aux maisons des étroites venelles, était de la bave, disaient les uns, des excréments, les autres, par quoi les fils d’Israël répandaient le mal afin d’affaiblir Grenade, au point que, si les Berbères à nouveau traversaient la mer dans le délai fixé par les capitulations, il n’y ait plus personne à délivrer dans la cité morte. Déjà se trouvèrent des gens qui frappaient de leurs poings leurs yeux, en témoignage que ces yeux-là avaient reconnu les barbouilleurs des murs, des noms étaient déjà jetés de rabbins et de tailleurs, mais le plus grand succès fut aux dénonciateurs de médecins juifs. Si bien que le hâdjib s’en émut et en fit arrêter une bonne demi-douzaine qui, sous l’effet de la torture, avouèrent tout ce qu’on voulut. (Aragon, 1993:300)

Ce rapport est mis en évidence par le poète lui-même, quand il souligne le parallélisme entre le meurtre imaginé d’une petite fille de treize ans à Grenade, ce soir du 25 de safar, et celui d’une petite fille française:

Je ne puis me représenter Simha que sous les traits d’une autre enfant, dans le siècle où j’ai vécu, dans ce pays des Ifrandj qui est le mien nous appelions ce village des hommes de chez nous

12.- La diversité de la population au Royaume de Grenade avant la Reconquête, et la variété de ses éléments - autochtone, c’est-à-dire d’origine hispano-romaine et gothique, arabe, berbère, juif-, est confirmée par tous les auteurs, de Simonet (1972:224-226) à R. Arié (*id.*: 301-304).

13.- Simonet (*id.*:33), parmi d’autres arabistes, rapporte la persécution et la mise à mort de 4.000 juifs, ainsi que les persécutions des mozarabes, pendant la deuxième moitié du XI^e siècle à Grenade.

Saint-Donat-sur l'Herbasse, laquelle à sa mère demandait, le temps qu'elle survécut: Dis, moi, alors, je vais avoir un petit Allemand? (Aragon 1993:301).

Toutes les sources consultées parlent de Juifs, et de Grenade comme “Ville des Juifs” avant d’être décimés par les Conquistadors Maures. Cependant, aucune donnée ne permet d’affirmer que pendant la période arabe il y ait eu des gitans à Grenade. Pourquoi ce rôle accordé aux gitans par Aragon? Il est facile d’imaginer que la raison en est le poète assassiné.

Les gitans, “experts aux métiers du métal” (*id.*:176), habitant les grottes du Nord de Grenade, “par eux Meligrana nommée” (*id.*:327), leurs conversions, (*id.*:335), leur goût de la vie nomade qui les pousserait à s’embarquer dans l’expédition de Colomb (*id.*:366), sont dans *Le Fou d’Elsa* le pont qui rallie les deux rives du temps: 1492 et 1936, par l’intermédiaire du Medjnoûn:

Mais il ne m’écoute point, prétendant être en l’an 1355 de l’hégire, qui est mil neuf cent trente-six de Bethléem, et parlant non point avec nous mais avec fantômes de ce temps futur, tente à son tour de m’expliquer les événements auxquels il assiste” (Aragon, 1993:366)

C’est donc par ce biais qu’il trouve le moyen de parler de Lorca, du lieu de sa mort -“Au delà du Sacro-Monte ce sentier roux comme un renard/ Qu’allez-vous faire cavaliers par la Sierra de Viznar” (*id.*:369)-, de ses derniers jours -“Et mon Federico chez les Rosalès écoute au deuxième étage/ La nuit d’été comme un interminable silence des violons” (*id.*:375)-, et de ses derniers moments:

*Mais noir au chemin de ta mort
Était le sang des zarzamores
Et qu’y pouvait ta poésie
Car qu’ils t’aient mis au pied du mur
Ou comme le gibier tiré
que ce fut le val ou le pré
Les fruits de la ronce étaient mûrs
On ne distinguera jamais
Tes os blanchis entre les crânes
Et de Grenade ou Maligrane
Tes chants des champs que tu aimais. (Aragon, 1993:375)*

Et Grenade dans tout ceci? Nous la retrouvons à nouveau immobile dans l’époque musulmane par l’incantation des mots et des noms qui reviennent sans cesse comme des litanies, par le refus d’employer leurs traductions chrétiennes ou leurs formes antérieures à l’occupation musulmane. Toute une ville se lève du *Fou d’Elsa* à la lueur vacillante et magique de ces noms, qui, eux, prouvent l’exhaustivité documentaire d’Aragon. Ainsi, tout s’éclaire à la lumière de la poésie atemporelle du Medjnoûn, à la lumière aussi des paroles d’Aragon dans son introduction:

Les desseins qui sont ici profondément les miens, ou trop facilement sous la métaphore apparaissent, ou détournent peut-être le lecteur de ce que je dis pour moi seul, pour d’autres plus tard, et qui est au-delà de la lettre des mots, pour moi le sang des choses. [...]

Mais je ne défends pas ce que j’écris ou vais écrire. J’ouvre ici seulement le rideau sur un univers où l’on m’accusera peut-être de fuir le temps et les conditions de l’homme que je suis. (Aragon, 1993:17)

Lieu de mémoire, Grenade musulmane réapparaît vivante dans l’autobiographie fictive *Léon l’Africain*, de Amin Maalouf: récit de la vie d’un personnage réel, et mieux encore, dont les écrits nous sont demeurés comme source de vérité historique. La perspective ici est claire

depuis le début: le souci de vrai doit transparaître à chaque page. Ce qui explique que, dans la première partie, le *Livre de Grenade*, les voix se multiplient pour rapporter des souvenirs anciens, des faits ayant eu lieu avant la naissance de Hassan, dit Léon l'Africain, et pendant sa première enfance.

Ce souci de vrai est constamment souligné par une chronologie exhaustive: chaque chapitre est daté d'après le calendrier musulman et chrétien, ainsi que chaque événement raconté, privé ou public: sa naissance (Maalouf, 1986:13), le jour de la Grande Parade -"Il décréta que le dernier jour de Parade serait le 22 moharram 883, qui tombait le 25 avril de l'année du Christ 1478" (*id.*:23)-, des incidents domestiques (*id.*:4). Des détails humanisent et vivifient les chiffres qui pourraient autrement être froids: Le chapitre '*L'année de la chute*', 897 de l'hégire (novembre 1491-22 octobre 1492) est marqué par la neige, par les routes coupées et par la famine:

Il a fait froid cette année-là sur Grenade, froid et peur, et la neige était noire de terre remuée et de sang. Qu'elle était familière, la mort, que l'exil était proche, que les joies du passé étaient cruelles au souvenir! (Maalouf, 1986:62)

La Grenade de Maalouf, la Grenade de Léon l'Africain apparaît devant nous peuplée d'êtres qui bougent et qui parlent avec leur accent typique grenadin -"il sifflait son nom avec l'accent typique de Grenade qu'il allait garder toute sa vie et qui lui faisait appeler ma mère Silma, sa concubine Wirda, la porte 'bib' au lieu de 'bab', sa ville 'Ghirnata' et le palais du sultan 'Alhimra'" (*id.*:18)-, des êtres qui assistent à des banquets inoubliables où ils mangent des mets typiques dont les senteurs semblent traverser les siècles:

Le plat principal était la maruziya: de la viande de mouton préparée avec un peu de miel, de la coriandre, de l'amidon, des amandes, des poires, ainsi que des cerneaux dont la saison venait tout juste de commencer. Il y avait aussi de la tafaya verte, de la viande de chevreau mélangée à un bouquet de coriandre fraîche, et de la tafaya blanche préparée avec de la coriandre séchée. Vais-je parler des poulets, des pigeonneaux, des alouettes, avec leur sauce à l'ail et au fromage, du lièvre cuit au four, nappé de safran et de vinaigre, des dizaines d'autres plats que ma mère m'a si souvent égrénés, souvenir de la dernière grande fête qui ait eu lieu dans sa maison avant que la colère du Ciel ne s'abatte sur elle et sur les siens? En l'écoutant, encore enfant, j'attendais chaque fois avec impatience qu'elle arrive aux mujabbanât, ces tourtes chaudes au fromage blanc saupoudrées de cannelle et trempées de miel, aux gâteaux de pâte d'amandes ou de dates, aux galittes fourrées de pignons et de noix et parfumées à l'eau de rose. (Maalouf, 1986:20)

Le *Livre de Grenade* nous fait écouter les souvenirs d'une mémoire endolorie mais qui veut atteindre l'objectivité historique, et Léon nous parle sans partis pris, sans jugements subjectifs, du déroulement des campagnes guerrières (*id.*:31-32, 39), du pouvoir castillan (*id.*:31, 73), du déchirement de la guerre civile -"Le royaume était désormais divisé en deux principautés ennemies qui allaient s'entre-déchirer sous le regard amusé des Castellans" (*id.*:33)-, des persécutions et de l'édit contre les juifs (*id.*:39, 88), du comportement de la population musulmane et des soldats castillans dans la ville (*id.*:92). Il agit de même avec les personnages historiques: Yahya an-Najjar (*id.*:40-41), Abou-l-Hassan (*id.*:28, 31), ses femmes Fatima (*id.*:85) et Soraya (*id.*:31), et surtout Boabdil, dont il brosse très vite un portrait moral et psychologique sinon réel, réaliste:

Mais, à mesure que l'officier parlait, le visage du sultan se gonflait d'un sourire large, indécrot, hideux. Je vois encore devant moi ces lèvres charnues qui s'ouvraient, ces joues poilues qui s'écartaient jusqu'aux oreilles, ces dents espacées qui croyaient croquer la victoire, ces yeux qui

se refermaient lentement comme pour recevoir le baiser chaleureux d'une amante, et cette tête qui se déplaçait d'avant en arrière et d'arrière en avant, comme pour entendre la plus langoureuse des chansons. Aussi longtemps que je vivrai, j'aurai devant moi ce sourire, cet affreux sourire de la mesquinerie. (Maalouf, 1986:43)

Grenade, mais surtout l'Alhambra et l'Albaicin où habite la famille de Hassan-Léon, regorgent de vie -“Le *majlis*, la cour du sultan, qui se tenait pour l'occasion dans la salle des Ambassadeurs, grouillait de cadis enturbannés, de dignitaires aux hautes calottes de feutre, vertes ou rouges, de riches négociants aux cheveux teints au henné et séparés, comme les miens, par une raie soigneusement tracée” (*id.*:38). Les descriptions sommaires de l'Alhambra (*id.*:72) se passent de bouffées d'érudition et de guides touristiques: Pour Léon, pour ceux qui lui racontent son passé grenadin, il s'agit tout simplement de faire des constatations, de jeter leur regard sur un monde familier et toujours vivant dans la mémoire:

Ce sultan avait fait construire sur la colline rouge de l'Alhambra, près de la porte de la Trahison, des gradins où il s'installait chaque matin avec son entourage, recevait ses serviteurs et traitait des affaires de l'Etat, pendant que des détachements de soldats venant de tous les coins du royaume, de Ronda à Basta et de Malaga à Almeria, défilaient sans arrêt en le saluant et en lui souhaitant santé et longue vie. Les habitants de Grenade et des villages alentour avaient pris l'habitude de se rassembler, grands et petits, sur les pentes de la Sabika, au pied de l'Alhambra, près du cimetière, d'où ils pouvaient voir, au-dessus d'eux, l'interminable cérémonie. (Maalouf, 1986:22-23)

L'auteur, soucieux de ce que Léon, personnage en papier mais aussi historique, ne mente toujours pas, fait que celui-ci cite exactement lieux, emplacements, portes, bâtiments et quartiers de la Grenade musulmane, mais en laissant dans le flou sa maison et sa rue, qui resteront sans nom et sans emplacement définitif. Il nous mènera par des venelles anonymes de la buvette fréquentée par le père, “près de la porte des Drapeaux” (*id.*:16)¹⁴, à la Porte de la Sablière (*id.*:50) et à celle des Sept Etages (*id.*:79), nous descendrons d'Albaicin en traversant toute la ville et ses quartiers -“Nous traversâmes la vieille Casba, le pont du Cadi, le quartier du Mauror, la Grenade-des-Juifs, la porte des Potiers” (*id.*:82)¹⁵- pour atteindre la porte de Najd, “tout au sud de la ville, non loin du Génil” (*id.*:81), endroit privilégié d'où il contempera, aux côtés de sa mère abasourdie, la rencontre de Boabdil avec les Rois Catholiques, et par laquelle il quittera Grenade pour toujours (*id.*:108):

Revenus précipitamment vers la ville, nous franchîmes à nouveau la porte de Najd, sans toutefois en refermer le battant, pour continuer à observer sans être vus. Quand le cavalier de l'Alhambra fut tout près, ma mère étouffa un cri:

“C'est Boabdil!”, dit elle, [...].

Du sultan, je ne vis que le turban dont il s'était ceint la tête et qui lui couvrait le front jusqu'aux sourcils. Son cheval me parut bien face aux deux palefrois royaux qui, venant de l'autre côté, avançaient maintenant au pas, couverts d'or et de soieries. Boabdil fit mine de vouloir mettre pied à

14.- Peut-être Bib-Albonud, qui s'ouvrait à l'est du Rabad al Bayyazin, entre les deux Casbas, Cadima et Gidida, et que Seco de Lucena Paredes traduit par “puerta de las Banderolas” (1975:108) et par “puerta de los Estandartes” (*id.*:39, 125).

15.- C'est-à-dire, la Qasba qadima ou Alcazaba Cadima, où se trouvait avant la ville ibero-romaine Izn-Roman; le Qantarat al-Qadi; le Mauror qui était “el barrio de los aguadores ó más bien de los moros ó mauritanos (Seco de Lucena, 1884:29); Garnat al-Yahud, nom que l'on donnait à Grenade avant l'occupation arabe, à cause du grand nombre de juifs qui la peuplaient (Arié, 1973:329; Simonet, 1979:32), et Bab al-Fahharin, qui communiquait les deux antérieurs avec le rabad al-Fahharin.

terre, mais Ferdinand l'arrêta d'un geste rassurant. Le sultan s'approcha alors de son vainqueur et tenta de lui saisir la main pour la baiser, mais le roi la retira, et Boabdil, qui s'était penché sur lui, ne put lui embrasser que l'épaule, signe qu'il était toujours traité en prince. Pas en prince de Grenade, en tout cas [...]. (Maalouf, 1986:82-83)

Il citera les faubourgs les plus externes de la ville, préférant toujours donner leurs noms traduits de l'Arabe –“Nous étions trente, venus de tous les coins de la ville, de Najd à la Fontaine des Larmes, et du faubourg des Potiers au Champ d'Amandes” (*id.*:64)¹⁶, il nous fera visiter la “place de la Tabla, devant l'Alhambra” (*id.*:78), la Sabika (*id.*:23, 24, 81), nous longerons la Rue de la Vieille-Enceinte¹⁷, nous arriverons à la mosquée, “à travers la porte de la Sablière et le souk des fripiers” (*id.*:50), c'est-à-dire Bab al-Ramla et al-saqqatin¹⁸, entendrons les bavardages à travers les quartiers les plus connus de la ville, “de l'Alhambra à Mauror et de l'Albaicin au faubourg des Potiers” (*id.*:45). Il nous donnera même une description d'ensemble de la ville, vue par sa mère, encore petite fille, le jour de l'inondation du 22 muharram 883/25 avril 1478:

Je me penchai avec appréhension. J'étais au sommet de la colline de Mauror. A ma droite la nouvelle Casba de l'Alhambra, à ma gauche, au loin, la vieille Casba avec, au-delà des murailles, les minarets blancs de mon faubourg d'Albaicin. Le grondement que j'avais entendu dans la rue était maintenant assourdissant. Cherchant des yeux la source du bruit, je regardai vers le bas et ne pus retenir un cri d'horreur. [...] L'image qui s'offrait à ses yeux de fillette apeurée, ma mère ne l'oublierait jamais, pas plus que ne l'oublieraient tous ceux qui se trouvaient à Grenade en cette maudite journée de Parade. Dans la vallée où coulait d'habitude le bruyant mais paisible Darro, voilà qu'un torrent démentiel s'était formé, balayant tout sur son passage, dévastant jardins et vergers, déracinant des milliers d'arbres, des ormeaux majestueux, de noyers centenaires, des frênes, des amandiers et des alisiers, avant de pénétrer au coeur de la cité, charriant tous ses trophées, tel un conquérant tartare, enveloppant les quartiers du centre, démolissant des centaines de maisons, d'échoppes et d'entrepôts, rasant les habitations construites sur les ponts, jusqu'à former, en fin de journée, du fait des débris qui encombraient le lit du fleuve, une immense mare qui engloutissait la cour de la grande mosquée, la Césarée des négociants, le souk des bijoutiers et celui des forgerons. (Maalouf, 1986:26-27)

Le tout avec une saveur de vérité que l'histoire et la topographie de la ville ne sauraient démentir. La Grenade du XV^e siècle est redevenue elle-même de la main de Maalouf, celui qui a ressuscité la voix de Hassan-Léon, sans que s'éteignent, loin de là, les rêves d'un monde révolu, en même temps fastueux et sombre. Seule cette voix, issue de son passé, semble ne pas l'avoir trahie.

16.- C'est-à-dire, du faubourg de Nagd, constitué de pavillons et de jardins, près de la porte du même nom, au Sud, à Ayn al-Dama' ou Aynadamar, au nord-ouest, et du Rabad al-Fahharin au sud-ouest à Fajalauza au nord-est, là où se trouve la porte de Bab Fahs al-Lawz (Arié, 1973:341-344), citée par Seco de Lucena comme “Bib-Fagg Allauz, puerta de Fajalauza ó de la Carretera de los Almendros” (*id.*: 24), et comme Bib-Fahsleus, “Fahs-al-Leus ó Fajalauza, Puerta del Campo de los Almendros” (1982: 92).

17.- “Le destin nous avait donné rendez-vous rue de la Vieille enceinte” (Maalouf, 1986:93).

18.- Seco de Lucena Paredes traduit bab al Ramla par “de la Rambla” (*id.*:40), au lieu de “del arenal”; quant à al-Saqqatin, ce même auteur dit: “Aunque el nombre árabe de esta calle, hoy Zacatín, significa ‘baratilleros’ y también ‘ropavejeros’ y con la denominación de calle de “Ropa Vexa” se cita en texto castellano de 1527, consta que en ella existió un mercado muy vario compuesto por plateros, merceros, lenceros, esparteros, etc., aunque predominaron allí los vendedores de ropa usada” (*id.*:32).

L'imaginaire français s'est plu pendant des siècles à recréer l'espace et le temps de Grenade. Les écrivains, ceux qui l'ont visitée en voyageurs, la regardent toujours à travers une image fautive volontiers acceptée, et à travers leurs idées reçues. Ceux qui créent une oeuvre de fiction continuent à cultiver d'une façon ou d'une autre cette image déformée. Peut-être, pour que fiction et réalité se fondent, fallait-il quelqu'un appartenant à deux cultures comme Maalouf. Il se peut, soyons optimistes, que ce soit un effet de fin de siècle, ou de plus de sagesse, ou seulement l'effet d'une documentation sérieuse et poussée. Il se peut, et j'ai des raisons pour le croire, qu'il s'agisse d'un cas isolé. Si c'est ainsi, on pourra toujours s'amuser à déceler les ruses ou les mensonges de ceux qui en la re-crétant, trahissent Grenade.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

- ADAM, J.-M., PETITJEAN, A. (1989) *Le Texte descriptif*, Paris, Nathan.
- ARAGON, L. (1963) *Le Fou d'Elsa*, Paris, Gallimard, 1993.
- ARIE, R. (1973) *L'Espagne musulmane au temps des nasrides*, Paris, E. de Boccard.
- ARIE, R. (1996) "Boabdil sultan nasride de Grenade: genèse du *Fou d'Elsa*", *Le Rêve de Grenade*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 55-78.
- CHATEAUBRIAND, F. R. de (1826) *Les Aventures du Dernier Abencérage. Oeuvres Romanesques et Voyages*, T. II, Paris, Gallimard, 1969.
- DUMAS, A. (1848) *De Paris à Cadix*, Paris, François Bourin, 1989.
- GARZON PAREJA, M. (1981) *Historia de Granada*, Granada, Exma. Diputación Provincial.
- GAUTIER, Th. (1842) *Voyage en Espagne*, Paris, Gallimard, 1981.
- MAALOUF, A. (1986) *Léon l'Africain*, Paris, J.-Cl. Lattès.
- SECO DE LUCENA, L. (1884) *La Ciudad de Granada, descripción y guía*, Granada, "El Defensor"
- SECO DE LUCENA, L. (1910) *Plano Granada árabe*, Granada, Ed. Don Quijote, 1982.
- SECO DE LUCENA PAREDES, L. (1975) *La Granada nazarí del siglo XV*, Granada, Patronato de la Alhambra.